

Huis clos (1944)

GARCIN : C'est à cause d'elle que je suis resté.

Estelle lâche Inès et regarde Garcin avec stupeur.

INÈS : A cause de moi ? (*Un temps.*) Bon, eh bien, fermez la porte. Il fait dix fois plus chaud depuis qu'elle est ouverte. (*Garcin va vers la porte et la ferme.*) A cause de moi ?

GARCIN : Oui. Tu sais ce que c'est qu'un lâche, toi.

INES : Oui, je le sais.

GARCIN : Tu sais ce que c'est que le mal, la honte, la peur. Il y a eu des jours où tu t'es vue jusqu'au cœur — et ça te cassait bras et jambes. Et le lendemain, tu ne savais plus que penser, tu n'arrivais plus à déchiffrer la révélation de la veille. Oui, tu connais le prix du mal. Et si tu dis que je suis un lâche, c'est en connaissance de cause, hein ?

INES : Oui.

GARCIN : C'est toi que je dois convaincre : tu es de ma race. T'imaginait-tu que j'allais partir ? Je ne pouvais pas te laisser ici, triomphante, avec toutes ces pensées dans ta tête ; toutes ces pensées qui me concernent.

INES : Tu veux vraiment me convaincre ?

GARCIN : Je ne veux plus rien d'autre. Je ne les entends plus, tu sais. C'est sans doute qu'ils en ont fini avec moi. Fini : l'affaire est classée, je ne suis plus rien sur terre, même plus un lâche¹. Inès, nous voilà seuls : il n'y a plus que vous deux pour penser à moi. Elle ne compte pas Mais toi, toi qui me hais, si tu me crois, tu me sauves.

INES : Ce ne sera pas facile ' Regarde-moi, j'ai la tête dure.

GARCIN : J'y mettrai le temps qu'il faudra.

INES : Oh ! Tu as tout le temps. *Tout* le temps.

GARCIN, *la prenant aux épaules* : Écoute, chacun a son but, n'est-ce pas ? Moi, je me foutais de l'argent, de l'amour. Je voulais être un homme. Un dur. J'ai tout mis sur le même cheval Est-ce que c'est possible qu'on soit un lâche quand on a choisi les chemins les plus dangereux ? Peut-on juger une vie sur un seul acte ?

INES : Pourquoi pas ? Tu as rêvé trente ans que tu avais du cœur, et tu te passais mille petites faiblesses parce que tout est permis aux héros. Comme c'était commode. Et puis, à l'heure du danger, on t'a mis au pied du mur et tu as pris le tram pour Mexico.

GARCIN : Je n'ai pas rêvé cet héroïsme. Je l'ai choisi. On est ce qu'on veut.

INES : Prouve-le. Prouve que ce n'était pas un rêve. Seuls les actes décident de ce qu'on a voulu.

GARCIN : Je suis mort trop tôt. On ne m'a pas laissé le temps de faire *mes* actes.

INÈS : On meurt toujours trop tôt — ou trop tard Et cependant la vie est là, terminée, le trait est tiré, il faut faire la somme. Tu n'es rien d'autre que ta vie.

GARCIN : Vipère ' Tu as réponse à tout.

INES : Allons, allons. Ne perds pas courage. Il doit t'être facile de me persuader Cherche des arguments, fais un effort. (*Garcin hausse les épaules*) Eh bien, eh bien ? Je t'avais dit que tu étais vulnérable. Ah Comme tu vas payer a présent. Tu es un lâche, Garcin, un lâche parce que je le veux ' Et pourtant, vois comme je suis faible, un souffle, je ne suis rien que le regard qui te voit, que cette pensée incolore qui te pense (*Il marche sur elle, les mains ouvertes*) Ha. Elles s'ouvrent, ces grosses mains d'homme Mais qu'espères-tu ? On n'attrape pas les pensées avec les mains. Allons, tu n'as pas le choix : il faut me convaincre. Je te tiens.

ESTELLE : Garcin

GARCIN : Quoi ?

ESTELLE : Venge-toi.

GARCIN : Comment ?

ESTELLE : Embrasse-moi, tu l'entendras chanter.

GARCIN : C'est pourtant vrai, Inès. Tu me tiens, mais je te tiens aussi. [...]

Ils « tiennent » en effêt, eux aussi, Inès qui, jalouse, ne peut supporter de les voir dans les bras l'un de l'autre, mais

elle ne tarde pas a reprendre l'offensive

INES : Garcin le lâche tient dans ses bras Estelle l'infanticide. Les pans sont ouverts Garcin le lâche l'embrassera-t-il ? Je vous vois, je vous vois, à moi seule je suis une foule, la foule, Garcin, la foule, l'entends-tu ? (*Murmurant*) Lâche ' Lâche ' Lâche ' Lâche ' En vain tu me fuis, je ne te lâcherai pas. Que vas-tu chercher sur ses lèvres ? L'oubli ? Mais je ne t'oublierai pas, moi. C'est moi qu'il faut convaincre. Moi. Viens, viens ! Je t'attends. Tu vois, Estelle, il desserre son étreinte, il est docile comme un chien.... Tu ne l'auras pas !

GARCIN : Il ne fera donc jamais nuit ?

INES : Jamais.

GARCIN : Tu me verras toujours ?

INES : Toujours

Garcin abandonne Estelle et fait quelques pas dans la pièce Il s'approche du bronze.

GARCIN : Le bronze ... (*Il le caresse*) Eh bien voici le moment. Le bronze est là, je le contemple et je comprends que je suis en enfer. Je vous dis que tout était prévu. Ils avaient prévu que je me tiendrais devant cette cheminée, pressant ma main sur ce bronze, avec tous ces regards sur moi. Tous ces regards qui me mangent... (*Il se retourne brusquement*) Ha ! Vous n'êtes que deux ? Je vous croyais beaucoup plus nombreuses. (*Il rit*) Alors c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru... Vous vous rappelez : le soufre, le bûcher, le gril.... Ah, quelle plaisanterie. Pas besoin de gril, l'enfer, c'est les Autres.

Huis clos, scène V, Gallimard, 1944.